

Il pourra sembler déplacé à plusieurs que l'on songe à traiter la question du sexe en matière d'éducation. N'avons-nous pas décrété qu'il faut cacher à l'enfant tout ce qui se rapporte à la reproduction de la race ? En France, il est convenable qu'il croie avoir été trouvé sous un chou, tandis qu'en Allemagne la cigogne l'aurait apporté au logis paternel. Quant à nous demander si cela a le sens commun de ne point lui parler de phénomènes physiologiques dont il aura à faire à son tour l'expérience, quant à tenir compte de ses facultés d'observation, des conclusions qu'il tire des contes qu'on lui débite, nous nous gardons bien d'y songer. La morale officielle, la sainte routine nous l'insistent. Toutefois, depuis quelques années, il se produit une réaction contre ce système de mensonges et de laisser-faire. Cette réaction fait partie de l'évolution scientifique et sociale qu'accompagne inévitablement une évolution morale. En Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Belgique, on se préoccupe de l'éducation à donner à la jeunesse par rapport au sexe. On se demande s'il est sage de garder le silence quand il s'agit de fonctions d'une importance première, et si ce n'est point se soustraire à des responsabilités, non seulement envers le jeune individu, mais envers la race tout entière, que de laisser un être inexpérimenté entrer sans conseils positifs dans la vie sexuelle qu'il doit vivre de par des lois naturelles, alors que cette vie sert de base à toute son existence intellectuelle et morale.

Mon but dans ce court travail est de développer les raisons et de montrer les conséquences de ce silence. Je m'attacherai en dernier lieu à faire comprendre combien saine et moralisatrice sera la vérité lorsque nous aurons enfin le courage de la dire avec tact à l'enfant.

I

Pour quelle raison éprouvons-nous une gêne réelle à expliquer à nos enfants de quelle façon ils viennent au monde ? — Ne serait-ce point parce que nous n'avons plus aucune saine notion sur ces matières ?

L'antiquité païenne a adoré la forme humaine en

(1) Une brochure (0 fr. 40) à la Revue Socialiste, 8, rue Chabanais.

la personne de ses déesses et de ses dieux. Le christianisme a réagi contre cette idolâtrie. Prenant au pied de la lettre le mythe profond contenu dans les premiers chapitres de ses livres sacrés, le chrétien croyait se grandir en s'isolant de la nature, en se détachant de la chaîne des êtres; il n'admettait pas qu'une origine commune le reliât aux animaux. Cette foi en sa naissance surnaturelle lui inspirait une certaine honte de la façon très naturelle dont il se reproduit, et pour se l'expliquer il acceptait aisément l'hypothèse d'une faute première qui l'aurait fait descendre au rang de la bête.

Le christianisme s'est jeté si violemment dans les excès opposés à ceux du paganisme que, à travers la brutalité du moyen âge, le retour de la Renaissance vers la beauté plastique, la révolte philosophique et scientifique de l'esprit humain au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, nous en subissons encore les effets. Pour lui l'âme seule fut belle, le corps déclaré vil et méprisable, ses instincts les plus légitimes étant l'œuvre du diable — un être doué pour le besoin de la cause d'une puissance égale, sinon supérieure, à celle de Dieu. Le résultat de ce mépris du corps a été la notion que l'amour en lui-même est impur. L'Église, ne pouvant empêcher la propagation de l'espèce, ne l'autorisa que sanctionnée par elle et fit du mariage un sacrement. L'amour n'en restait pas moins une chose indigne de tout homme tendant à la perfection. Nous vivons encore de cette notion anti-humaine. C'est guidés par elle que nous élevons nos enfants. Elle a modelé nos lois, nos conventions et voué la femme à l'infériorité, parce que l'homme, persuadé qu'il péchait en aimant, trouvait, avec une logique toute masculine, plus aisé de lui attribuer la responsabilité des concessions qu'il faisait à la chair. Bien plus, cette notion a influé sur la biologie. « La reproduction et le sexe ont été longtemps tenus pour des phénomènes isolés; on les séparait de la physiologie générale de l'individu et des espèces », ainsi que le font remarquer deux biologistes anglais, Geddes et Thompson, dans leur ouvrage sur *l'Évolution du Sexe* (1).

Toutefois, il faut être juste et reconnaître que cette farouche revanche de l'âme sur le corps était nécessaire au développement de l'humanité. L'âme antique sommeillait; les paroles du Prophète de Galilée l'ont éveillée à une vie supérieure, et elle s'est mise en route à la recherche de cette perfection céleste qu'on lui ordonnait d'atteindre; mais le but était placé trop haut, trop loin, et, après avoir gémi sur ses défaillances, l'âme s'est accommodée de sa terrestre demeure. Nos théories seules sont spiritualistes et le monde chrétien pratique aujourd'hui le matérialisme le plus brutal — un matérialisme plus répugnant que celui du monde antique, parce qu'il se voile d'hypocrisie. Notre salut serait de nous l'avouer franchement.

La vie est le seul champ d'action que l'homme connaisse avec certitude; c'est là qu'il doit développer ses forces et les équilibrer. Tout individu a le droit de vivre pleinement sa vie et celui d'exiger dans ce but des conditions favorables. La présente évolution amènera nos sociétés à reconnaître les besoins du corps, besoins égaux pour tous, et des millions d'êtres ne seront plus privés des moyens de les satisfaire.

La science a échappé à la tutelle religieuse et elle va nous forcer à la suivre. A la lumière qu'elle pro-

(1) Chapitre X, page 127.

jettera sur les phénomènes naturels, elle remet l'homme en contact avec la nature, elle l'initie aux lois qui régissent son propre organisme; elle le fait assister au jeu des forces à l'œuvre en lui, et il arrivera à comprendre que l'étincelle vivante qu'il reçoit et transmet est, non pas le résultat d'une faute ou du hasard, mais un héritage sacré lentement développé à travers d'innombrables êtres, un héritage qu'il ne devrait ni gaspiller ni souiller, mais léguer accru.

La raison du silence que nous gardons vis-à-vis de nos enfants provient donc de la notion fautive, inculquée par la religion, que le corps est impur, l'amour une faiblesse dégradante en elle-même, une faiblesse que seule une cérémonie plus ou moins solennelle, religieuse ou civile, peut excuser. Il y a ainsi divorce en nous entre l'âme et le corps; celle-là n'endosse que contrainte par la force la responsabilité des actes de celui-ci. Et il y a des responsabilités physiques comme il y a des responsabilités morales. Comment qualifier une société qui n'instruit point la jeunesse de ses futures responsabilités envers la génération qui sortira d'elle ? Quelqu'un l'a dit : nous prenons des soins infinis pour améliorer la race de nos chevaux, de nos moutons ou de nos chiens, mais nous ne songeons nullement à améliorer physiquement notre propre race. Nous avons des poulains et des génisses parfaits de formes et des enfants névrosés et chétifs.

(A suivre.)

J. HUDRY-MENOS.

LA QUESTION
DU SEXE DANS L'ÉDUCATION (1)

II

Avant d'aborder les conséquences de notre silence pour l'existence entière du jeune individu, essayons de voir comment procède la nature, alors que nous nous voilons la face ou que nous mettons un doigt sur nos lèvres. Elle nous donnera une leçon sur la manière d'instruire nos enfants dans la délicate question qui nous occupe.

La vie circule de la plante menue détachée de la plante mère par segments jusqu'à l'être humain qui, après un lent développement de neuf mois, échappe à l'abri que la nature lui donne dans le corps maternel et commence une existence propre. Nous constatons la vie, nous ne pouvons l'expliquer; elle émane de la chambre mystérieuse où elle s'élabore et va portée à travers l'univers par d'innombrables germes. Le règne minéral ne contient que des forces latentes; mais le règne végétal s'anime.

C'est dans l'algue simple (2) — le *Protooccus* — celle que l'on retrouve sur les troncs des arbres, les étangs, les murailles, que la reproduction s'opère de la façon la plus rudimentaire. La cellule se divise en un nombre égal de morceaux ou spores; ces spores se détachent, se fixent et atteignent en se développant leur grandeur normale. Il n'y a pas de différence entre les cellules, aucune indication de sexe.

À un degré plus élevé de l'échelle de la vie, l'algue *Ulothrix*, une des conferves, développe de petites et de grandes cellules. Les plus grandes se reprodui-

(1) Voir le numéro précédent.

(2) *La Physiologie des plantes*, 1887 (article : La Reproduction. — Les Végétaux), *Encyc. Bril.*, de S.-H. Vines cité par P. Geddes et J.-A. Thompson, dans *l'Évolution du Sexe*.

sent toujours d'elles-mêmes et tel est aussi le cas pour les plus petites. Les premières cependant ont plus de vitalité, tandis que les secondes ne donnent guère naissance qu'à une plante faible. Ici les sexes très indécis s'esquisseraient déjà.

Un troisième échelon est franchi par une autre algue, l'*Ectocarpus*. Là de grandes cellules, après s'être séparées de la plante mère en même temps que d'autres cellules plus petites et plus remuantes, peuvent se reproduire d'elles-mêmes; mais il arrive fréquemment que les cellules plus petites se fixent près d'elles et s'unissent à elles. C'est le commencement précis d'une distinction entre les éléments mâle et femelle.

Enfin, dans une autre variété d'algue, dite *Culleria*, la reproduction n'a lieu qu'à la suite de l'union des plus petites cellules (cellules mâles) avec les plus grandes (cellules femelles), qui sur la plante mère se forment séparément.

Dans le règne animal, on suit avec la même précision parmi les protozoaires les premiers essais de différenciation entre les sexes. Dès que des individus invariablement différents s'unissent, on peut leur appliquer les termes de mâle et femelle. Les cellules femelles, plus larges et passives, — une passivité relative — servent à nourrir le germe mâle, qui meurt sans elles. Parmi les plantes, les infusoires, les papillons même, on voit des cellules femelles, gardant sans doute quelques propriétés mâles, se reproduire d'elles-mêmes, sans le concours du germe. Cependant, peu à peu et malgré des exceptions, à mesure que l'on gravit l'échelle des êtres, les sexes se différencient, les attributs de chacun se séparent, ébauchant dans les types inférieurs toutes les qualités qui atteindront dans l'homme leur perfection.

Il est facile d'expliquer ces choses à un enfant, de lui faire étudier une plante par exemple, de relier sa petite vie à la vie universelle. Et quand la mère — c'est le rôle de la mère — a analysé avec lui les diverses parties de la fleur, elle n'a qu'à lui dire la vérité, lui rappelant le délicat ovaire d'où sortent les graines, le jour où il fait la question attendue sur la façon dont il est venu au monde. Elle peut même prévenir la question si l'occasion s'en présente (1). Et elle guidera ainsi son enfant à travers le mystère de la vie. Ce mystère aura pour lui une beauté, une pureté que des expériences futures ne pourront effacer. Ne savons-nous pas tous que les premiers mots, les premières images laissent dans le jeune être une trace indélébile? Il faut que les premiers mots, les premières images qui initient l'enfant à la fonction la plus importante, à celle qui perpétue la race, soient purs et sérieux.

(A suivre.)

J. HUDRY-MENOS.

RENFERMANT TOUTE LA

THÉORIE DE L'ART DE GOUVERNER

Nous n'apprenons rien à personne en disant que le ministère des Circonlocutions est le plus important des ministères. Tout le monde sait cela. Nulle affaire publique, de quelque nature qu'elle soit, ne peut, sous aucun prétexte, faire un pas sans le consentement du ministère des Circonlocutions. Il faut

(1) Voir *Sujet délicat*, signé Nellie, dans la *Revue des droits féminins*, 20 mai 1893.

manité, ayant toujours sous sa main des *bravi* prêts à tout.

La réalité nous a montré ce que fut cet homme : un débonnaire, un chimérique, un illusionnaire. Bismarck, qui le joua, l'a appelé « un sensible Werther ». Dans ses *Lettres de Junius*, Dumas nous a peint ce sphinx sans énigme tel qu'il était, « aimant sa femme, aimant son enfant, aimant ses amis, aimant son chien, aimant le premier venu qu'il rencontrait et qu'il pouvait secourir ».

Ce n'est pas Machiavel, les événements l'ont démontré, que ce prétendu tyran à l'italienne avait pour livre de chevet, c'était Bernardin de Saint-Pierre.

L'observateur de l'avenir ne pourra se défendre d'une immense surprise en constatant qu'à une époque telle que la nôtre, la France ait été semblable à ces peuples de l'Orient qui n'aperçoivent jamais leur souverain qu'à travers un rideau et qu'elle ait mis si longtemps à connaître la physiognomie exacte de celui qui la gouvernait.

Si l'homme de l'avenir, l'observateur dégagé de toutes nos passions, est un peu perspicace, il notera ce point singulier que les diatribes de ses ennemis ont plus servi à ce régime, au début du moins, qu'elles ne lui ont nuï. Comme certains poisons qui soutiennent parfois l'organisme, l'invective, avant de tuer l'Empire, lui a donné un air de vigueur et de santé. Si le principe d'autorité a pu demeurer debout pendant dix ans en un siècle, c'est à un quiproquo qu'il l'a dû.

En réalité, le Deux-Décembre, tel qu'on l'a vu pendant vingt ans, a été créé de toutes pièces par Victor Hugo, imprimé dans l'intelligence de tous par une sorte d'habileté surhumaine à modeler les crânes sur ses conceptions personnelles. Quelle incroyable énergie de vibration dans ces *Châtiments*! Quelle adresse de mise en scène! Comme tout est fait pour impressionner, pour saisir, pour indigner!

Trois amis l'entouraient. C'était à l'Elysée.
On voyait du dehors luire cette croisée.

Quelle vision que cette *Marseillaise* qui essaye de battre des ailes et de réveiller la ville endormie! Quel art dans cette énumération homérique, avivée et colorée par quelques touches réalistes!

Paris dormait, hélas! et bientôt sur les places,
Sur les quais, les soldats, dociles populace,
Janissaires conduits par Reybell et Sauboul,
Payés comme à Byzance, ivres comme à Stamboul,
Ceux de Dulac et ceux de Korte et d'Espinasse,
La cartouchière au flanc et dans l'œil la menace,
Virent, le régiment après le régiment,
Et le long des maisons ils passaient lentement,
A pas sourds, comme on voit les tigres dans les jungles,
Qui rampent sur le ventre en allongeant leurs ongles;
Et la nuit était morne, et Paris sommeillait
Comme un aigle endormi pris sous un noir filet.
Les chefs attendaient l'aube en fumant leur cigare.

Après ce passage orchestré avec une si majestueuse solennité, et qui donne la sensation

LA GENS IROQUOISE, Frédéric Engels.
LA LOI SUR LA PRESSE, Alfred de Musset.
LA QUESTION DU SEXE DANS L'ÉDUCATION, J. Hu-y-Menos.

LE DEUX-DÉCEMBRE, Edouard Drumont
CONTES POUR LAISSER RÊVEUR, Jules Renard.
LES BEAUTES DE LA RELIGION, Shelley.
LE DÉSIR DE CONNAITRE, Multatuli.
L'IDICULE DU PATRIOTISME, Otto Erich Hartle-
l.
A POLITESSE DE CEUX QUI PAIENT, Gyp.
LE MILIEU FAIT L'INDIVIDU, Alexandre Her-
t (Le Docteur).
MÉLANGES ET DOCUMENTS.

LA GENS IROQUOISE

... Mais, la gens étant une fois donnée comme unité sociale, nous voyons aussi avec quelle nécessité presque inéluctable — parce que naturelle — toute la constitution des gentes, des diatribes et de la tribu découle de cette unité. Toutes trois sont des groupes de différentes gradations de consanguinité, chacun renfermé en soi-même et ordonnant ses propres affaires, mais complétant aussi les autres. Et le cercle des affaires qui leur échoit embrasse l'ensemble des affaires publiques des barbares du stade inférieur.

Partout donc où chez un peuple nous trouvons la gens comme unité sociale, nous devons aussi pouvoir rechercher une organisation de la tribu pareille à celle que nous avons décrite; et là où, comme chez les Grecs et les Romains, ces sources ne manquent pas, non seulement nous la trouverons, mais encore nous nous convaincrions que partout où ces sources nous laissent en défaut, la comparaison de la constitution américaine nous aide à lever les doutes et à deviner les énigmes les plus difficiles.

Et c'est une admirable constitution dans toute sa jeunesse et toute sa simplicité que cette constitution de la gens! Sans soldats, gendarmes ni